TROISIÈME ANNÉE (*Nouvelle Série*). — NUMÉRO 96. DIX Centimes le Numéro. DU SAMEDI 26 JUILLET AU SAMEDI 2 AOUT 1902.

LE MIDI ARTISTE

Lettres, Beaux-Arts, Musique, Théâtres, Sports

*Je ferai claquer ma lanière
Sur l'échine auguste des dieux!*
JEAN RICHEPIN.

ABONNEMENTS

Un an	7 francs.
Six mois	4 francs.
Etranger (Union postale)	9 francs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

DIRECTION, RÉDACTION & ADMINISTRATION :

TOULOUSE 21, Rue Saint-Rome, 21 TOULOUSE

PUBLICITÉ

Annonces, 4e page	la ligne	0 50
Réclames	—	1 franc.
Echos	—	3 francs.
Chronique, 3e page	—	2 francs.

CHANSONS

Le Verger de Mme Humbert

Chanson inédite de Dominique BONNAUD

(Air : *Les Poires.*)

1er COUPLET.

L'étonnant Robert-Houdin
Nous paraît très anodin
Et le gigantesque Arton
Fait l'effet d'un avorton.
De quoi, tous deux, ont-ils l'air,
Auprès de madame Humbert,
Qui munie d'son testament
Extirpa si facilement
De l'argent
D'un tas d'gens?

De Durand
Deux mill' francs
De Dupont
Dix millions
De Duval
Cent mill'bal's
De Brisson
Vingt-cinq ronds
D'Isaac
Un gros sac
De Dupuy
Quelques louis
D'Bonguereau
Des tableaux
De Vireaux
Des chapeaux
D'Dumoret
Rue de la Paix
Des bijoux
Qu'elle a fou
Tu au clou.

REFRAIN

Ah! les poires!
Les bonnes poires!
On n'en trouverait rien d'si beau
Chez Potel et Chabot!

2e COUPLET

Bien qu'on en ait prétendu
Cett'madame Humbert a dû
Rouler indistinctement
Les gens les plus différents
Des typ's de tout's les religions
Et de toutes les opinions.
Il n'y a qu'à lire pour s'édifier
La liste de ses créanciers :

Tout un choix
De bourgeois,
D'employés
Mal payés,
De filous
Sans le sou,
De barons
Sans un rond,
Tout un lot
D'socialo
Proprio
de châteaux
Comme Mô
Ssieu Berteaux.
Des gogos
Cléricaux,
D'autr's qui sont
Franc maçons,
Des imans
Musulmans,
Des boudhistes,
Des fumistes,
Des chrétiens,
Des youpins.

REFRAIN

Ah! les poires!
Les bonnes poires!
On n'a vu pareill'solution
Qu'aux dernier's élections.

3e COUPLET

Quand le brav'serrurerier
Ouvrit devant les créanciers
Le légendaire coffre-fort,
Plein de merveilleux trésors,
D'abord, n'apercevant rien,
Ils dirent : Nous n'voyons pas bien!
Et quand ils eurent le nez d'ssus,
Ils découvrirent tous déçus
Un vieux clou,
Deux petits sous,
Un bouton
d'pantalon
Un retour
Pour Limours
Un fauteuil
Pour à l'œil
Aller à
La Scala,
Un bon d'pain
Mais soudain
Quelqu'un dit :
Chouett! un louis!
Va j't'en fous
Rien du tout
C't un jeton
En carton
Indiquant
Un client
Rue Jouffroy
Où l'on peut
Quand on veut
Pour cinq francs!
Parfaitement...
Un peigne fin,
Puis enfin
Un écrin,
En satin
Et dans ce
Grand écrin
Un aut'petit écrin
Et dans ce
P'tit écrin
Un aut'plus p'tit écrin
Et dans c'plus p'tit écrin
Peau d'ball et balai d'crin

REFRAIN

Ah! les poires!
Les bonnes poires!
Si jamais elles font des p'tits,
J'irai l'dire à M'sieu Du Buit!

Dominique BONNAUD.

ECHOS

Enfin!

La nouvelle est presque incroyable, et cependant elle est officielle. Le Conseil d'Etat vient de statuer sur la transformation des tramways de Toulouse. La traction électrique est ordonnée! Pincé le roi du pavé de Toulouse! Il faut marcher cette fois, et du reste, il nous semble qu'on se moque de nous depuis assez longtemps à ce sujet; seulement il en sera comme de la nouvelle gare, on commencera les travaux de construction de l'usine avec cette sage lenteur qui nous promet deux ou trois ans d'attente!

Si les voyageurs voulaient seulement faire grève! Oh! alors les travaux iraient vite!

Nos Compatriotes.

M. Garès, ancien premier prix du Conservatoire de Toulouse, ancien élève de M. Gabriel Sizes, vient de conquérir, dans les concours du Conservatoire de Paris, un premier prix de piano; un de nos confrères parisiens dit de lui qu'il « phrase bien, possède un son net et nerveux, et ne s'emballe pas. »

***

Un autre toulousain, M. Joseph Lamasson, ancien élève de notre école des Beaux-Arts, a obtenu dans les concours des grands prix de Rome, le deuxième second prix.

Mal élevé...

Un écho nous vient des manifestations de la semaine, ma foi la réplique vaut de ne pas être oubliée : une femme bousculée, ou peut être bien passée à tabac, tombe et s'évanouit; on demande un médecin et à ce moment un galopin de s'écrier : « *Oh! un vétérinaire suffira!* »

— *Eh! va donc clampin, un vétérinaire c'est pour saigner les ânes comme toi!* C'est un ouvrier qui avait trouvé cette réponse typique!

Les parents du clampin n'ont pas lieu d'être fiers de leur progéniture.

Meudon.

L'audition des troisième et quatrième séances d'orgue a attiré dans la salle de M. Guilmant un grand nombre d'amateur. Aux programmes : une *Chacone* de Pacheibel (18me siècle), un *Cantabile* de Samuel Rousseau, *Sonate* de Mendelssohn et quelques-unes des meilleures compositions de Guilmant. En intermède, une *Sonate* de Francœur, admirablement jouée par Joseph Debroux et divers airs classiques chantés par Mmes de la Rouvière et de la Mare.

Richard Wagner.

En 1860, Richard Wagner dirigeait des concerts à la Monnaie de Bruxelles. Après une répétition générale orageuse le maître, devenu furieux, prit son pardessus et son chapeau en déclarant que sur l'heure il allait retourner à Paris.

— Voyons, lui dit pour le calmer le directeur du théâtre, cela n'est pas le fait d'un homme sérieux.

— Si sérieux, répliqua Wagner, que je m'en vais.

— Mais, demanda le directeur, comment expliquerai-je votre fugue?

— Vous direz que j'ai oublié mon parapluie à Paris et que je suis allé le chercher!

Authentique...

De New-York à Chicago en vingt heures.

Les Yankees, toujours prompts à s'enthousiasmer pour leurs propres œuvres, proclament *urbi et orbi* qu'ils détiennent désormais le record de la vitesse « pour les grandes distances » depuis que deux nouveaux express de Pennsylvania Railroad et du New-York Central, font en vingt heures le trajet de 1.500 kilomètres qui séparent les deux grandes métropoles américaines. Cela fait du 75 kilomètres à l'heure comme vitesse commerciale et, sur une pareille distance, c'est un assez joli résultat.

Il ne faudrait pas oublier cependant que notre « Sud-Express » va de Paris à Bayonne en 9 heures 43 minutes, ce qui correspond à une vitesse moyenne (arrêts compris) de 80 kilomètres 600, pour un parcours de 783 kilomètres, soit un peu plus de moitié de celui de New-York à Chicago.

Sur un trajet de longueur comparable, nous pouvons aussi mettre en ligne le « Méditerranée-Express » qui, pendant la saison d'hiver, quitte le quai de Calais à une heure du soir pour arriver à Nice le lendemain matin à neuf heures. Cela fait 20 heures pour 1.400 kilomètres, ou 70 kilomètres à l'heure, et il faut noter que ce train traverse au pas la ville de Calais, qu'il entre à Paris par la gare du Nord, où il séjourne 28 minutes, et qu'il gagne ensuite lentement la gare de Lyon par la Ceinture, d'où il repart après vingt minutes d'arrêt.

Rappelons que c'est ce même train qui, au retour, va en 3 heures 10 minutes de Paris à la gare maritime de Calais (298 kilomètres), soit à 94 kilomètres 100 de vitesse commerciale.

Ces comparaisons réduisent à ses justes proportions la victoire américaine.

NOUVELLE A LA MAIN

En cours d'assises :

On juge une bonne accusée de faux en écritures.

Notre confrère *Le Paysan* résume ainsi son impression :

« En dehors de l'accusé lui-même cette affaire ne présente rien de saillant. »

MAITRE JACQUES.

ARTS & LETTRES

L'éducation de la Femme.

Il y a une science qui est dangereuse pour la femme, disait John Ruskin, c'est la théologie. Il est assez curieux de constater que les femmes sont en général assez modestes pour douter d'elles-mêmes et s'arrêter sur le seuil des sciences dont chaque proposition peut être démontrée, tandis qu'elles s'adonnent sans réflexion et sans douter un seul instant de leur compétence, à cette science qui a fait trembler les plus grands hommes et trompé les plus avisés.

Tout autre science ne peut être que fort utile à une femme. Quel que soit le rang qu'elle occupe, elle devrait connaître tout ce que son mari est susceptible de connaître mais d'une façon différente. Il suffit qu'elle en ait une connaissance générale et globale. Un homme doit connaître entièrement la science ou la langue qu'il apprend, tandis qu'une femme ne doit connaître cette même langue ou cette même science que pour se rendre capable de prendre plaisir aux plaisirs de son mari. Au reste, il y a une grande différence entre une connaissance élémentaire et une connaissance superficielle; entre de solides principes et une vaine connaissance d'ensemble. Une femme peut toujours aider son mari par ce qu'elle sait — si réduit que soit son savoir — mais elle ne peut que le fatiguer et l'ennuyer avec ce qu'elle ne connaît qu'à demi ou ne connaît pas du tout.

L'éducation joue donc le plus grand rôle dans la formation du caractère féminin. Il faudrait donc, dit le même Ruskin, soumettre de bonne heure de profonds et sérieux sujets de réflexion aux jeunes filles, de bien meilleure heure qu'aux garçons, car l'esprit de ceux-ci mûrit moins vite que l'esprit de celles-là. Le choix des livres de lecture sera donc rigoureux. Or, il n'y a rien de plus dangereux qu'un roman qui, par un trop grand intérêt et par le faux jour qu'il projette, peut rendre ou tout au moins faire paraître sans intérêt le cours ordinaire de la vie, et peut augmenter le besoin morbide de scènes d'évènements ou d'actions auxquelles nous ne saurions jamais être mêlés.

Mais il y a de bons romans. Lus avec intelligence, ils peuvent être d'une sérieuse utilité; aussi utiles qu'un traité de morale, d'anatomie ou de chimie. Il ne faut cependant pas exagérer la puissance des livres. Chacun, ou plutôt chacune, n'y trouve guère que ce qui lui plait, et le même livre pourra gonfler le cœur d'une lectrice et rapetisser le cœur d'une autre. Le tout dépend un peu des tendances individuelles. Les magasins et romans modernes, en particulier, ont cette dualité d'influence plus que tous autres livres et c'est pour cela qu'il ne faut pas les laisser sous la main des jeunes filles; les vieux livres, au contraire, les classiques — entendez par là ceux qui ne furent pas écrits avec fièvre, fièvre de savoir et fièvre d'argent — mais ceux qui, possédant l'unité dans la variété, furent conçus dans une âme tranquille et écrits sans préoccupation de gloire ou de fortune.

Conduisez donc votre fille dans une vieille bibliothèque de livres classiques — parmi lesquels s'en trouvent d'intéressants, croyez-le — et laissez-la choisir celui qu'elle voudra ; celui qu'elle choisira sera bon, vous ne sauriez choisir pour elle, car il y a cette différence entre l'éducation d'un garçon et celle d'une fille, que vous pouvez former celui-ci et le ciseler comme vous feriez d'un bronze, tandis que vous ne pouvez, en aucune manière, forcer une jeune fille à être ce qu'elle ne veut pas être, à prendre la forme qu'elle ne veut pas prendre, à avoir le caractèse qu'elle ne veut pas avoir.

Elle s'ouvre comme s'ouvre une fleur ; sans le soleil elle flétrirait vite ; sans air elle dépérirait. Vous pouvez l'aider en quelques circonstances ou même la diriger, mais vous ne pouvez l'enchaîner ; d'elle-même elle doit prendre sa forme, d'elle-même sa voie définitive, si elle en prend une, et conserver dans l'esprit comme dans le corps une action libre et légère. Laissez donc votre fille se perdre dans la bibliothèque : un faon que vous abandonnez au milieu d'un champ connaît les mauvaises herbes vingt fois mieux que vous ; il connaît aussi les bonnes et pourra en manger quelques-unes amères et piquantes, parce qu'elles lui feront du bien, ce dont vous ne vous seriez jamais douté.

Le choix des livres n'est pas tout. Il faut mettre devant les yeux de la jeune fille, sans qu'elle s'en doute, les plus beaux modèles, c'est-à-dire les plus vrais, les plus simples et les plus utiles. Notez que dans ces trois mots : le vrai, le simple et l'utile, sont compris tous les arts. En musique, la vérité et la simplicité consisteront à rendre une mélodie ou un sentiment éprouvé, avec le plus petit nombre de notes possible ; l'utilité consistera à fixer dans notre mémoire par le souvenir des sons enchanteurs, les mots les plus doux et les plus chers à notre cœur.

Enfin, il ne faut pas seulement donner aux jeunes filles de nobles enseignements, il faut aussi leur donner de nobles maîtres ou maîtresses. Croyez-vous qu'une jeune fille accordera beaucoup d'importance à son caractère ou à sa conduite si vous confiez l'un et l'autre à une institutrice que vous laissez vos domestiques traiter avec moins de respect qu'ils ne traitent la femme de ménage et à laquelle vous croyez faire honneur en l'invitant à venir prendre place avec vous dans votre salon ?

Ce sont là des idées qui ne sortent pas de l'ordinaire, mais qui peut-être dépassent la moyenne futilité des articles mondains. Il faut bien satisfaire tout le monde.

M. DE VALETTE.

Coin des Poètes

RONDEL CANICULAIRE

Soleil ! vraiment tu exagères
De nous brûler ainsi la peau
Et rôtir l'os ! vers les tombeaux
Pareillement on inclinère.

Tu n'es plus qu'un tortionnaire !
Soleil, assez ! Soleil, tout beau !
Soleil ! vraiment tu exagères
De nous brûler ainsi la peau.

Adieu les chansons bocagères !
Trop chauds au doigt sont nos pipeaux,
Et l'amour même à ton flambeau
L'aigle grillant ne vaut plus guère...
Soleil ! vraiment tu exagères.

LEOPOLD DAUPHIN.

SCIENCE ET POÉSIE

Une forêt qu'est-elle en soi ?
Un cru d'azote et de carbonne.
— Mais l'âme y sent on ne sait quoi
Dont la muette horreur l'étonne.

La mer n'est que des sels dissous
Troublant le miroir d'une eau claire.
— Mais l'âme entend gronder dessous
Une monstrueuse colère.

Qu'est le zéphir ou l'aquilon ?
Un flux d'azote et d'oxygène,
— Mais l'âme y sent quelque démon
Dont l'esprit flâne ou se déchaîne.

Un aveugle soulèvement
N'a-t-il pas courbé la colline ?
— Mais l'âme y rêve un lit charmant.
Un tapis que l'Amour incline.

La source n'est que l'eau du mont
Qui filtre et dans le val affleure.
— Mon âme, hélas ! voit luire au fond
Une sœur qui l'appelle et pleure...

SULLY PRUDHOMME.

Le Monde et la Ville

NÉCROLOGIE

Un malheur cruel vient de frapper l'éminent directeur du *Temps*, M. Adrien Hébrard, ancien sénateur de la Haute-Garonne.

Mme Hébrard, née Parisot de Saint-Cyr, est morte dans le courant de la semaine dernière, succombant à la maladie dont elle était atteinte.

Ses obsèques ont eu lieu à Pompignan, près de Grisolles (Tarn-et-Garonne).

La perte que fait notre confrère sera également ressentie par tous ceux qui avaient eu l'honneur de connaître ou d'approcher Mme Adrien Hébrard.

JANE D'YVON.

Le Concours de l'Ecole des Beaux-Arts

PEINTURE

Les concurrents avaient à faire revivre la scène célèbre de Marius fugitif dans les marais de Minturnes. Un tel sujet ne pouvait évidemment être traité que par à peu près. Comment les jeunes élèves se seraient-ils imaginé exactement l'arrivée misérable à Mintu[rn]es de Marius gras et impotent ? Qui se s[er]ait attendu à une vision exacte des marais du Latium ?

Toutefois, la toile n° 1, malgré l'oubli des roseaux dans lesquels se cache Marius ; malgré même un abus de verdure, ne laisse pas d'avoir une couleur locale. La situation des plans pourrait être plus nette. La physionomie de Marius, suppliant le paludier de la tribu de le sauver, est d'expression sobre ; un peu plus d'anxiété ne nuirait pas. Le torse du vieux paludier a du relief ; il faut passer sur les bizarres écarts des doigts pour apprécier l'ensemble de l'œuvre, la plus heureuse du concours.

La toile n° 2 laisse l'impression de Marius écoutant le paludier, du paludier écoutant Marius ; le mouvement fait défaut. Le torse du paludier, qui devrait être brûlé par le soleil, a pris une blancheur mate ; le marais est réduit en une sorte de ruisseau soulignant des rochers ! Le caractère ethnographique paraît seul heureusement saisi dans les traits de Marius.

Le paysage de la toile n° 3 est trop souriant avec son ruisseau et ses collines vertes. La scène elle-même présente des qualités de dessin dans l'académie du paludier, qui, toutefois, semble indiquer la détermination bien arrêtée d'aller prendre un bain. Plus heureuse est l'expression de Marius, dont la figure mâle est comme ridée par l'anxiété.

C'était là le sujet imposé, cette année, aux élèves de la classe de sculpture. Je ne sais si le format minuscule de tous les travaux était obligatoire. L'essai pouvait être intéressant ; mais il n'a donné que des œuvres peu nettes, souvent informes. La composition n'est pas, d'ailleurs en général, très heureuse, et affaiblit les qualités de modelage qui, parfois, se sont affirmées. Tantôt, comme dans le groupe H, Luc a l'allure d'un vieux docteur contemplant une femme mordant à même dans le morceau de pain. Tantôt comme dans le groupe D, Luc semble se mettre à l'extraction d'une dent. Le groupe J fait, dirait-on, surgir une morte d'un tombeau ; et, dans le groupe F, comme dans le groupe L, c'est Josine qui semble soutenir le petit Nanet ; dans le groupe I, Jasine et Nanet enlacés, sont tournés vers Luc qui, la main en l'air, donne, pour ainsi dire, la becquée. Malgré trop de lourdeur, le groupe C donne quelque idée de la composition de Zola.

C'est, je crois, le groupe E qui présente le plus d'harmonie et le plus d'émotion vraie Une distinction naturelle caractérise Luc légèrement penché sur Josine, qui se soulève doucement avec une expression à la fois de lassitude et de reconnaissance. Nanet appuyé sur le banc, regarde étonné et attendri L'ensemble du modelé a de la souplesse et en même temps une certaine fermeté.

La toile n° 4 se signale par un essai assez habile de couleurs ; mais quelle idée étrange de faire dominer les Marais de Minturne par des colonnes de schiste et de basalte. Le dessin est soigné, mais trop de correction apportée aux cheveux bien coupés du paludier, aux plis impeccables de la tunique de Marius fugitif. Toutefois, la physionomie du vieux consul ne manque pas de vigueur d'expression.

Dans la toile n° 5, Marius, de physionomie assez énergique, semble indiquer à un saint Médard, au torse vigoureux, la terre, sur laquelle il a plié un genou Le dessin n'est pas maladroit dans quelques morceaux ; mais le caractère de la scène est indécis, comme d'ailleurs la couleur du paysage.

SCULPTURE

On connaît cette belle page de *Travail* d'Emile Zola : la rencontre de Luc, un christ fourriériste, pitoyable aux pauvres gens et de Josine la pauvre fille chassée, laissée sans pain par son amant, un brutal ouvrier d'usine, à moitié évanouie sur un banc, faiblement soutenue par son jeune frère Nanet. Elle est secourue par Luc qui, de son mouchoir mouillé dans la rivière, la ranime et lui donne un peu de pain.

Œdipe-Roi

C'est bien, comme nous l'avons annoncé depuis longtemps, le dimanche 3 août que l'incomparable Mounet-Sully et ses camarades de la Comédie-Française donneront dans le cadre grandiose des Arènes Bayonnaises l'admirable et millénaire tragédie : *Œdipe-Roi*.

Œdipe-Roi ! le drame le plus poignant, le plus admirablement construit qu'aient vu les générations depuis plus de 2.300 ans qu'il fut, pour la première fois, représenté à Athènes.

Œdipe Roi ! le poème de la Fatalité

..... tout entière à sa proie attachée

Qui ne connaît la légende de cet Œdipe, fils de Laïus, roi de Thèbes. Les oracles avaient amoncelé sur l'enfant nouveau-né de si épouvantables prédictions qu'aussitôt on le confia à un berger pour l'exposer à la mort sur une montagne voisine : le Cithéron. Mais l'enfant a été sauvé en secret ; il a grandi chez le roi Polybe dont on le croit fils et, devenu homme, ayant sauvé Thèbes, il devient roi dans cette Cité, dont le roi Laïus a été tué.

Et quand paisiblement, Œdipe gouverne un peuple qui le vénère, la main de la fatalité s'appesantit sur lui. Il découvre qu'il fut l'assassin de Laïus et que Laïus était son père et que sa mère est cette même Jocaste dont il est devenu l'époux et, de chute en chute, il tombe du pouvoir et du bonheur suprême dans un abîme insondable de misère et de souffrance.

Or, la beauté de l'œuvre est telle — sous la traduction fidèle et très remarquable de Jules Lacroix — que, pendant ces cinq actes l'intérêt et l'émotion grandissent sans cesse et que nous avons vu même les plus ignorants spectateurs, transportés d'enthousiasme devant tant de grandeur pathétique et de simplicité.

Comment s'en étonner, quand une telle œuvre a des interprètes comme ceux que l'on admire si justement à la Comédie Française et que l'on acclamera le 3 août à Bayonne, surtout ce merveilleux et puissant artiste qu'est Mounet-Sully.

Qui n'a vu Mounet-Sully dans ce personnage d'Œdipe dont il personnifie si complètement la tragique grandeur ne peut savoir jusqu'où peut aller l'émotion et l'horreur, et aucun commentaire ne saurait rendre l'inoubliable effet que produisent la sublime tragédie et l'acteur sans égal.

Aussi convient-il de féliciter de leur initiative ceux qui nous procureront dans peu de jours la joie d'applaudir et l'œuvre de Sophocle et les premiers artistes du monde.

MUSIQUE

« Parysatis » aux Arènes de Béziers

Parysatis est un drame inédit en trois actes précédé d'un prologue écrit spécialement par Mme Jane Dieulafoy pour le théâtre des arènes de Béziers.

La musique, qui est de Saint-Saëns, encadre l'œuvre et en ponctue les principales scènes. L'œuvre renferme des chœurs chantés par des masses chorales de quatre cents personnes des soli, un grand ballet avec chant et solo, des cortèges, des chars, une meute, etc. La figuration est très nombreuse et les développements scéniques n'ont pas d'équivalent dans les autres théâtres, car les décors, brossés par M. Jambon, peintre décorateur de l'Opéra, couvrent une superficie de 5 000 mètres carrés. Ils sont praticables de la base au sommet et donnent l'illusion de la réalité.

Quatre orchestres d'harmonie, à cordes, de harpes et de trompettes, exécuteront la partition qui est colossale.

C'est à ces belles représentations que Béziers convie le monde artiste et les foules qui, pendant quatre ans, ont applaudi aux efforts des créateurs du théâtre en plein air.

On prévoit d'avance que, les 17 et 19 août, le nouveau chef-d'œuvre qui fait suite à *Déjanire* et à *Prométhée* sera applaudi par 14 ou 15.000 spectateurs qui se presseront dans l'immense vaiseau des arènes.

La plupart des compagnies de chemins de fer ont consenti des réductions de prix, à destination de Béziers, du 15 au 20 août.

La Tolosa à Lourdes

La ville de Lourdes vient d'être le théâtre d'une manifestation d'art imposante.

Dimanche dernier, elle a eu la primeur d'une œuvre musicale dédiée à N.-D. de Lourdes, par deux compatriotes : MM. Armand Praviel pour les paroles et Lucien Comire, pour la musique,

C'est un oratorio-légende en trois parties et un prologue.

Cette œuvre superbe est destinée à devenir populaire ; elle a produit à Lourdes une impression excellente que le public toulousain ratifiera certainement.

C'est une phalange d'élite de notre ville, la *Tolosa*, qui, sous la direction de son distingué chef, M. Pétrus Soulignac, avait bien voulu se charger d'interpréter l'œuvre nouvelle qui ne pouvait vraiment être exécutée qu'à Lourdes même.

Pour cela, elle s'est transportée à Lourdes avec ses chœurs d'hommes et de dames, son orchestre, en tout deux cents exécutants.

Cette exécution sensationnelle a attiré à Lourdes une véritable foule qui a acclamé frénétiquement les auteurs et les vaillants interprètes.

Hâtons-nous d'ajouter que la belle œuvre musicale de M. Lucien Comire, triomphera bientôt à Toulouse avec les mêmes interprètes.

B.

Société des Concerts du Conservatoire

La fondation de cette Société dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, est officielle. Les musiciens ont répondu avec empressement à l'appel de M. Crocé-Spinelli et nous sommes désormais sûrs d'avoir chaque saison d'hiver, au théâtre du Capitole, six très belles auditions des œuvres de maîtres de la musique. Soixante-quinze musiciens forment l'orchestre que Crocé-Spinelli dirigera avec le talent, la vigueur et le sentiment artistique dont il a déjà fait preuve depuis qu'il a assumé la lourde tâche de donner une vie nouvelle à notre Conservatoire.

Mieux vaut tard que jamais, et Toulouse pourra enfin marcher de pair au point de vue musical avec les grandes villes de France.

Tous nos vœux les plus sincères à la nouvelle Société dont nous serons heureux d'enregistrer les succès.

A Saint-Jérôme

Dimanche dernier, à la messe de 11 heures, quête fructueuse pour la restauration du Grand-Orgue, superbe concert spirituel avec le gracieux concours de Mlle Gondret et de M. Espy. Mlle Gondret a chanté avec une remarquable sûreté et un excellent style l'*Extase de la Vierge*, de Massenet, et l'*O Salutaris*, de Sizes. Mme Baréty, l'éminente cantatrice,

qui était à la tribune a vivement félicité la jeune artiste.

M. Espy, le distingué violoncelliste, a délicatement interprété une jolie mélodie de Goltermann. Le commandant Bazin a accompagné avec son habituel talent, diverses compositions, et nous avons surtout remarqué le soin qu'il apportait à conserver à l'accompagnement de l'*Extase de la Vierge* la physionomie orchestrale de l'œuvre du maître.

Demain, clôture de ces belles séances musicales pour laquelle l'aimable titulaire du grand orgue s'est assuré le concours de Mme Gardes et de M. Grillère, deux artistes appréciés à Toulouse.

Mme Gardes interprètera un *Cantique* du commandant Bazin et l'air de *Stradella*.

M. Grillère chantera un *O Salutaris* de Novello.

Nous souhaitons une riche moisson au profit du pauvre asthmatique.

E. DE SAINT-PAPOUL.

Histoire populaire de Toulouse

Les séances hebdomadaires de la première année du Congrès municipal d'histoire de Toulouse sont terminées. Le professeur étudia les événements accomplis depuis l'origine légendaire du roi Tholus jusqu'à la Renaissance. Il s'attacha, en même temps, à quelques *Actualités Ephémérides*, qui lui permirent de nous montrer les grands écrivains de France (Molière, Hugo, etc.) dans leurs relations avec la Cité toulousaine.

Plusieurs épisodes de l'histoire locale furent l'objet de créations fort réussies des peintres Castex, Lavilledieu, etc., pour les démonstrations du professeur, lequel recourut aussi aux ingénieurs pour la reconstitution d'un plan de Vieille-Toulouse et à nos Sociétés chorales pour l'interprétation de diverses œuvres des compositeurs toulousains.

Cette partie littéraire et artistique nous intéresse plus particulièrement et c'est pourquoi nous adressons nos cordiales félicitations à notre confrère en journalisme, Louis Ariste, qui sut rendre utile et agréable le nouveau cours municipal d'histoire populaire de Toulouse.

Un Auditeur.

Les Concours du Conservatoire

Déclamation spéciale

Nous avons montré, l'autre jour, l'inutilité flagrante des concours, tels qu'on les pratique depuis de trop longues années, et comme ils créent fatalement des vanités insupportables ou des illusions tôt déçues.

Ce que nous disions pour les classes de chant, il le faut surtout répéter pour la classe de déclamation spéciale.

Les récompenses qui sont la sanction de ces concours, sont absolument inutiles. Elles ne donnent pas de talent à l'élève qui n'en a pas et n'empêcheront jamais ceux qui en ont de le prouver.

Mais alors, direz vous ?

Alors, c'est qu'étant donné l'enseignement actuel, il faudrait d'abord supprimer la publicité des concours, ou mieux, supprimer les concours eux-mêmes. Que l'on organise des concours de peintres, de sculpteurs, etc... soit. Mais, dans un art, qui est tout du moment, de spontanéité, on ne saurait admettre les épreuves officielles. Conçoit-on des concours d'orateurs ? Non, n'est-ce pas ?

Et, nécessairement, cette considération particulière nous amène à des considérations plus générales.

C'est la déclamation tout entière qu'il faudrait supprimer. Et si vous m'objectez que cela est impossible, que des jeunes gens et des jeunes filles y trouvent un brevet qui, à leur sortie, peut par aventure — ô combien par pure aventure - assurer leur existence, alors modifiez complètement cette institution et changez du tout au tout son organisation qui est littéralement absurde et illogique.

Il y a deux examens dans l'année : le premier en juin, qui prononce les admissions au concours de juillet, et cette dernière épreuve où se distribuent les prix et les accessits convoités

Lauréat de cet ultime et définitif concours, un élève est-t-il vraiment capable de jouer non pas une scène, mais tout un rôle, d'interpréter un personnage dans son ensemble et d'en traduire toutes les nuances ? Non, cent fois non. J'ai eu, pour ma part, sous les yeux, des exemples qui m'ont paru péremptoires.

Le Conservatoire est utile pour tous les arts qui renferment une partie technique que l'on ne saurait inventer et qu'il faut apprendre.

Pour la déclamation, rien de semblable.

Et la diction cependant, me direz-vous ?

La diction, oui, cela s'apprend, mais relève d'un enseignement purement mécanique.

Il n'est pas besoin d'un maître éminent pour professer l'articulation, indiquer aux jeunes gens les avantages d'une respiration opportune, leur démontrer qu'il faut s'arrêter entre le sujet et le verbe, et joindre ce dernier au complément.

Le conservatoire au surplus n'est pas seulement une école de diction. Il a la prétention d'apprendre à jouer la comédie, d'être une école préparatoire au théâtre, et c'est en cela que son enseignement est illusoire. Les dons naturels sont indispensables aux comédiens ; le génie de la scène ne s'acquiert, on le porte en soi, on naît avec, et nul professeur n'enseigna jamais à Mounet-Sully ses envolées sublimes, ni ses exagérations déconcertantes. Les dons naturels doivent aussi s'accompagner d'une certaine science. Pour interpréter justement un personnage, il faut qu'un acteur puisse en démêler intelligemment la psychologie.

Un acteur doit également savoir se tenir en scène. Quand donc créera-t on un cours de maintien ?

Enfin, un acteur doit porter le costume avec aisance et se mouvoir librement sur les planches Où nos jeunes gens peuvent-ils acquérir ces qualités ?

Le remède à tout cela serait bien simple, et voilà des années qu'on le signale.

Il devrait y avoir au Conservatoire une sorte de théâtre d'application, où les élèves pourraient jouer des rôles *entiers* et montrer, de manière plus absolue, plus évidente, les qualités qu'ils peuvent avoir.

Quand viendrait la fin de l'année, une épreuve préliminaire aurait lieu à huis clos. Les examinateurs feraient alors une sélection parmi les sujets dont ils auraient constaté la valeur; puis les interprétations de pièces différentes seraient mises au concours. On pourrait ainsi organiser trois séances : l'une de tragédie, l'autre de comédie classique, la troisième, enfin, de comédie dramatique moderne. Nos grands classiques, Hugo, Musset, Dumas fils, pourraient être utilement employés...

J'indique tout cela très brièvement, car aussi bien ce n'est pas mon affaire de réformer le Conservatoire.

Il y a un directeur qui pourrait s'occuper de ces questions.

. . . .

Des lauréats de ce concours, rien à dire.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire.

GASTON SAHUTIÉ.

***

A PARIS

(Par dépêche).

Voici les noms de nos compatriotes qui ont été proclamés lauréats cette semaine, aux concours publics de chant et de déclamation :

Mlle Henriette Vielle, 2e accessit (déclamation spéciale) ;

Mlle Lassara, 1er accessit (chant) ;

M. Triadou, 2e prix (opéra) et 2e accessit (chant).

Le *Midi Artiste* adresse à ces jeunes lauréats, ses plus chaleureuses félicitations.

Toulouse-Théâtre

AUX VARIÉTÉS

LES CHANSONS CHATNOIRESQUES. — On pouvait craindre une certaine monotonie dans le spectacle : deux artistes seuls devaient tenir la scène toute la soirée; et le lever de rideau, plutôt médiocre, avait tout d'abord jeté un froid. Mais avec les chansons chatnoiresques, la représentation a pris une allure joyeuse : la verve de Milo de Meyer, la diction fine de Mlle Claudie de Sivry ajoutaient à l'esprit satirique de couplet d'actualité. Le gros succès a été pour *le Verger* ou *les Poires de Mme Humbert*, chronique bouffonnement rythmée du scandale du jour. Et les transformations de Milo de Meyer en agent ou en tourlourou, de Mlle Claudie de Sivry en petit télégraphiste ou en danseuse espagnole, ne pouvaient qu'égayer la revue, d'ailleurs fort leste, de Fernand de Fernand de Rouvray, *Psitt! viens-y donc!* C'est presque un tour de force qu'ont fait ces deux artistes, en intéressant pendant deux heures le public par des chansons. Ch.

Courrier des Eaux

Biarritz.

SARASATE. — Sarasate adore jouer dans les églises. C'est là que son âme, se reportant aux jours de sa candide enfance, s'exhale dans toute sa pureté; c'est chaque fois pour lui comme un rajeunissement, comme une purification artistique.

La simplicité de son jeu, l'ampleur, la pureté du son, la grandeur de l'interprétation l'ont toujours fait rechercher par les organistes célèbres : Durand, à Saint Vincent ; Guilmant, à la Trinité ; Gouse, à Saint-Augustin, Widor, à Saint-Sulpice ; Saint-Saëns, à la Madeleine, toutes les fois que ces maîtres voulaient relever l'éclat d'une solennité religieuse par l'intervention d'un incomparable virtuose. Ce fut toujours pour Sarasate un grand plaisir que de mêler sa voix (car elle est bien à lui la voix de son violon !) à celle de ces splendides orgues, animées par les génies de ces géants de l'art.

C'est donc sans peine que Mme la princesse Louis Pignatelli a obtenu de l'illustre maître qu'il voulût bien se faire entendre en l'église Saint Charles, voisine de la villa Navarra, en l'honneur de Mgr l'évêque de Nice, l'hôte aimé et vénéré de la maison du comte Gaston de la Rochefoucauld.

Donc, hier dimanche, à dix heures, sonnaient à toute volée les cloches de Saint-Charles comme pour témoigner de leur joie à l'appel d'une fête nouvelle et pour que le plus grand nombre possible de fidèles y prît part.

Saint-Charles, véritable tour de force d'équilibre architectural, avec ses cintres massifs que supportent de très grêles colonnes, ne laisse pas à notre âme terrestre la sécurité qu'elle éprouve au pied des gigantesques piliers du sommet desquels partent en nervures robustes et continues du sol au faite les voûtes éthérées de notre belle cathédrale de Bayonne.

N'empêche que la voûte ailée de Saint-Charles ne résonne comme une cloche de pur métal, et que les plus petits recoins de cet élégant édifice ne soient mis en vibration par les accents de ce Stradivarius immaculé !

C'est par la romance de Svendsen que débute Sarasate au milieu du recueillement d'une assistance choisie et nombreuse, à ce point que nefs et bas-côtés en sont bondés.

Nous connaissons cette œuvre pour avoir déjà plusieurs fois assisté à son exécution par des maîtres connus.

Nous devons dire que nous la connaissions mal.

Son interprétation par Sarasate a été pour nous une véritable révélation. Le deuxième mouvement, généralement brusqué, pris par lui avec douceur, était une délicieuse caresse.

Comme toutes les grandes et belles choses, ce morceau admirablement écrit, ne souffre pas de médiocrité.

C'est pourquoi, il perd tant sous d'autres archets.

Il a été, jusqu'au bout, dit avec un charme émotionnant dont on n'a pu se défendre même l'âme élevée de l'officiant !

Après un silence consacré à la continuation de l'office, la voix de Stradivarius reprend dans le *Nocturne* de Chopin que jamais Sarasate n'a mieux soupiré.

Cette pièce que tous les musiciens connaissent, que tous les pianistes jouent a été exécutée par lui dans ses motifs lents et dans ses vertigineux passages avec un art infini, toujours imprégné de cette gravité mystique qui convient à l'austère majesté de ces édifices et de ces réunions.

Ces deux pièces ont été accompagnées par M. Otto Goldschmidt, accompagnateur ordinaire de Sarasate, avec un talent que rehausse sa modestie.

A la fin de la cérémonie, avant tous autres, M. Chapon a tenu à remercier l'illustre virtuose des douces émotions qu'il venait de lui procurer ; et, dans la soirée, avant de reprendre le chemin de son siège épiscopal, il lui a porté en sa villa Navarra en compagnie de ses chers hôtes, l'expression de son admiration.

L'auguste prélat n'a pas caché à l'illustre maître qu'il l'eût préféré plus isolé, par exemple à la Tribune, loin des bruits de toutes sortes qui ont bien dû le troubler et l'importuner.

Dr A. BLAZY.

Capvern-les-Bains.

L'orchestre que dirige avec tant de talent Laurent Luigini attire tous les jours, soit au Casino, soit aux Thermes, un public aussi nombreux que select. Nous avons entendu cette semaine une sélection sur *Lohengrin*, *l'Entr'acte de la Colombe*, des fantaisies sur les grands opéras. M. Louis Luigini, violon solo deuxième chef d'orchestre, nous a charmé dans la suave *Méditation de Thaïs*, de Massenet.

Bravo également, Messieurs Bonnot Fraisse, Canac.

En un mot, la phalange d'artistes musiciens composant l'orchestre du Casino est on ne peut plus applaudie. Nous donnerons samedi prochain les débuts de la troupe d'opéra-comique.

RELAS.

Le Gérant, R. CARDAILHAC

Toulouse. — Imprimerie LAGARDE et SEBILLE.

Feuilleton du MIDI ARTISTE 19

LA FEUILLE MORTE

Pièce féerique, en 5 actes, en vers

Par Hélène PICARD

TROISIÈME ACTE

SCÈNE V

MIRVIANNE *seule*

MIRVIANNE

Moi je vais dénouer mes cheveux au soleil...
Silence... elle rêve...
Il arrive demain... — O Roses du dimanche !... —
Comme sur ce bonheur, pensive je me penche !...
Il arrive !... Je vais le voir !... — Jour éternel !... —
Silence...
Nous nous tairons, songeurs, devant le paysage,
Confondant à travers les flots et les nuages
La couleur de l'étang et la couleur du ciel...
Silence...
Vague au torse de nymphe... O silence azuré !...
Silence...
Il sera près de moi... — Demain !... — Je le verrai !..
Silence...
A l'horizon, le crépuscule, sous un voile,
Pleurera lentement une première étoile...
Long silence...
Demain, je lui tendrai mes mains parmi les fleurs...
— Le reflet de sa barque argentera la dune... —
Et nous adorerons le Signe du bonheur,
Doré, dans le ciel calme où montera la lune...
Silence...
Demain, il mangera de mon pain, de mes fruits...
Un rayon descendra dans la mousse du puits...
— Oh ! joindre nos deux joies à l'aile qui s'élève,
Dans les mêmes parfums puiser les mêmes rêves !.. —
Je lui dirai mon nom tel qu'il est murmuré
Dans la fête pleine de roses de l'été...
Je lui dirai le conte incertain de ma vie,
Qu'elle est, je crois, la fleur qui m'a faite jolie,
Et le temps où j'allais chercher dans un décor
De fraises éclairant un printemps de violettes
Des rêves traversés d'un vol d'insectes d'or...
Le temps où je souhaitais tous les jours une fête
Rien que pour qu'il soit fait un sourire à mes fleurs,
Où les heures planaient sous un ciel de candeur...
Silence...
Quelle ivresse j'aurai de lui confier mon âme,
De lui dire : « C'est par ces fleurs que je suis femme,
« Par ce lys prolongeant le rayon du soleil,
« Par cette rose d'où, dans un rire vermeil,
« S'échappe le matin, par ces mauves glycines
« Qu'entoure la clarté comme de mousseline !... »
Comme il s'étonnera de voir dans mes jardins
Autant de joie éparse avec les blanches ailes,
Je lui dirai : « Voyez la douceur de ma main,
« Et voyez comme de sourires je suis belle...
« A cause de mes yeux ce lys est aussi pur
« Car par eux il connut une autre fois l'azur,
« Et c'est de ma bonté que tomba cette rose,
« Toute ma vie est dans les corolles éclose,
« Entendez-vous parmi le jour battre mon cœur ?...
« Où vole du parfum vole de ma douceur...
« Vous voyez, Miryllis, que la terre et la femme
« Ont ici leur printemps tendrement confondus,
« C'est des fleurs du jardin que je pare mon âme,
« Et le jardin se pare, lui, de mes vertus... »
Silence...
Puis le soir coulera plein d'astres, sur la mousse. .
Son âme frôlera la mienne, lente et douce...
Ses yeux m'éclaireront comme un reste de jour...
Alors, ô Miryllis, ce sera notre amour !...
Silence...
Nous serons confondus parmi l'ombre des plantes
Et pour me voir encor il voudra que je chante...
Je chanterai... dans le silence et dans les fleurs...
Ma voix sera l'écho pensif de l'harmonie
Que mettront dans mon être, en ineffable chœur,
Les voix graves du soir, du rêve et de la vie...
Je chanterai ces mots inachevés qui sont
La musique lointaine et confuse des âmes
Et mon ami saura, dans la belle saison,
Ce que dit au matin, l'espoir des jeunes femmes...
Et je le chanterai !... Ma voix le fera beau...
Aux astres je dirai ses yeux de source pure,
Aux arbres je dirai l'or de sa chevelure,
Son nom fragile aux fleurs et son rire aux oiseaux...
Et sur ma bouche, enfin, je me mettrai moi-même...
Je me psalmodierai doucement en un son
Lent et pensif afin que son oreille m'aime,
Et je ne serai plus qu'une belle chanson !...

SCÈNE VI

MIRVIANNE. — UN OISEAU BLEU.

L'OISEAU BLEU *ayant écouté parler Mirvianne depuis un moment*

... Et quand il aura pris aux astres de tes songes,
Quand ton sommeil à toi flottera sur ses yeux,
Miryllis, dans les lys dont les ombres s'allongent
Comme de longs fuseaux tournant dans le soir bleu,
Dormira son amour étreint sur sa poitrine,
Jusqu'à ce qu'à ses yeux vienne faire le jour
Avec une clarté de pervenche et d'amour
Ta robe bleue que suit un chant de mousseline...
Et longtemps ce sera cette fête enfantine,
Longtemps vous resterez les jolis fiancés
Qui rien que pour son nom adorent le baiser...
Et la douceur des jours luira sur les collines...

MIRVIANNE

Oiseau bleu, d'où viens-tu ?... Tes ailes ont volé
A travers un pays dont j'ignore l'été. .
Notre soleil, ici, n'a pas la même flamme...

(*A suivre.*)